

Prosperia

Le faucon survolait son domaine. Il aimait à y planer et le moindre recoin n'échappait jamais à sa vigilance...

Au nord se dressait Edoras, la capitale du royaume. Les remparts étaient d'une blancheur éclatante. Comme d'habitude, la ville et ses artères grouillaient de monde. Au sud de la Cité coulait paisiblement le fleuve Reye. Des hectares et des hectares de champs de blé, d'orge et d'avoine étaient parcourus par les paysans qui moissonnaient. Des charrettes empruntaient les Ponts des Souhais pour aller aux pressoirs, aux moulins... A l'est, pointaient quelques villages où les paysans cultivaient un petit lopin de terre. Dans les pâturages, les vaches, les moutons et les chèvres paissaient tranquillement. A l'ouest, s'imposaient les puissantes fermes et exploitations des riches propriétaires. Le long d'un affluent de la Reye, les pêcheurs mesuraient des truites, des saumons, des brochets. La voûte de cette belle journée d'été dégageait un bleu lumineux hors du commun. On y percevait, à trente lieues de là, un cirque rocheux colossal et dans l'horizon lointain, se tramaient les Monts Noirs surplombant le large canyon de Bonne Espérance qui protégeait le royaume. Cette contrée était appelée Prospéria en raison de la prospérité qui y fleurissait, mais à cause de sa difficulté d'accès, on la surnommait parfois Le Pays où l'on n'arrive jamais...

La justice régnait dans ce royaume et les soldats sillonnaient le pays en permanence pour faire respecter le bon droit. Les prisons étaient solides et bien gardées ; on y trouvait du beau monde : du marchand qui avait escroqué un client, au fermier n'ayant pas payé ses impôts, en passant par le criminel le plus endurci. On y trouvait aussi des condamnés politiques et tous recevaient un châtiment approprié aux fautes qu'ils avaient commises. C'était le roi Charles le Bon qui rendait justice lors d'audiences publiques. Ce roi était aimé de son peuple car il semblait juste et généreux. Mais les plus grands hors-la-loi étaient bannis et envoyés dans un lieu faisant frissonner lorsque l'on prononçait son nom. C'était le cas d'un ancien chasseur de dragons accompagné de sa mère et de son domestique, ainsi que de ses deux enfants dont chacun prenait grand soin. D'ailleurs, ces jeunes garçons d'environ dix-sept ans, étaient devenus, avec l'âge, d'excellents rabatteurs de gibier. Le chasseur se nommait Yvan. Il avait été banni car, impliqué dans une sombre affaire vis-à-vis de Charles le Bon. La mère du chasseur, Morgane, était âgée d'environ soixante cinq ans et le domestique qui les avait suivis se faisait appeler Gargantua en raison de son fort gabarit. Les deux garçons répondaient aux noms de Rian et Jean. Avec Yvan, c'étaient eux qui faisaient vivre la famille. Ils logeaient tous dans une chaumière aux murs recouverts de chaux et au toit de paille. Gargantua se chargeait de tous les travaux domestiques, Morgane filait des vêtements et cuisinait avec l'aide de Gargantua. Yvan, Jean et Rian partaient à la chasse et ramenaient de cette eau bleutée de la Source des Mystères. Ils entretenaient également un potager qui leur donnait de bons légumes. Tous vivaient dans la vallée depuis quatorze ans déjà et n'avaient jamais manqué de rien. Ils souffraient par contre de cet exil forcé les maintenant à l'écart de leurs semblables. Mais tous ne désespéraient pas de sortir un jour de la forêt de Brinbois. Seuls des étrangers s'aventuraient parfois dans cet espace verdoyant, encerclé sévèrement par ce cirque rocheux colossal, difficilement franchissable.

Par exemple, cette aventure vécue par un lilliputien, mesurant à peine quatre-vingts centimètres de haut et faisant parti d'une troupe dont l'itinéraire passait par là. Sorte de messenger prévenant à l'avance l'arrivée des funambules et des acrobates, le lilliputien se dirigeait vers le gros village de Loviate et pour y arriver, avait choisi de traverser au plus court, c'est-à-dire par la forêt de Brinbois. Dans cet endroit maléfique, le petit homme eut faim et décida de faire une pause pour manger. Il dit :

- Ce truc machin truc est trop haut et pourtant je vois un fruit orange sur ce bidule marron et vert !!

Il essaya bien de grimper mais en vain. En signe de désespoir, le pauvre lilliputien cogna sa tête sur le tronc de l'arbre et un gros fruit bien mûr lui tomba sur le chapeau et l'assomma. Quelques

minutes plus tard il se réveilla et, tout content, croqua dans le fruit. Mais à peine avait-il fini de se lécher les doigts qu'il devint minuscule au point de ne plus mesurer que dix centimètres de hauteur et perdit le sens de l'orientation. Il se demanda où il était et courut comme un malade, droit devant lui. Après un long moment d'une cavale essoufflante, il se retrouva nez à nez avec une gigantesque porte ; enfin, pour lui !!... Soudain, la porte s'ouvrit dans un grincement effroyable et une femme sortit. Elle était vêtue d'une robe noire élimée et ses lèvres desséchées, entrouvertes, laissaient paraître une ou deux dents cariées. Aucun doute possible, il se trouvait chez une sorcière. Pourtant, il se dit qu'elle pourrait lui rendre son état normal et s'avança vers elle en hurlant à pleins poumons :

- Ah ! Oh ! Car alors, mais qu'est-ce qu'il se passe t-il là, et où je suis ?!...

- Qui es-tu, petit être répugnant ?! Tu espères retrouver ta taille normale en m'apitoyant ??... C'est bien toi qui as été assez imprudent pour manger mes fruits !! Répondit-elle d'une voix de crécelle.

- Ah ! Oh ! Qu'est-ce qu'il se passe t-il là ? Car alors que voulez-vous dire ? Vous les avez ensorcelés ?... C'est ça ?!

- Pétrificus !! Lança t-elle.

Aussitôt le petit bonhomme se pétrifia. La sorcière le ramassa en ricanant et alla le poser sur sa cheminée où se trouvaient déjà une dizaine de statues.

- Une pièce de plus ! Ces petites statues sont extraordinaires de précision !! Ricana t-elle sardoniquement.

Tels étaient les maléfices de la forêt. Quiquonque céda à la tentation de manger les fruits perdait pratiquement tout espoir de sortir de Brinbois. Mais revenons à notre histoire. Retrouvons Yvan le chasseur après une journée de traque au cerf qui s'était fort bien déroulée.

Qu'il fut difficile à tuer ce vigoureux cerf, pensait Yvan, dans un dernier effort et sous le poids de la bête. La chaumière était proche et toute sa famille l'attendait avec impatience. Ce fut un vrai festin que leur prépara Gargantua. A l'entrée, salade de feuilles et de racines ; repas principal : Cerf cuit aux herbes et en dessert, quelques fruits, comme les baies, les fraises et les noix, mais attention, celles-ci provenaient de leur propre récolte, et non de la forêt bien évidemment. C'était au crépuscule d'une nuit d'été, l'air sentait bon, il régnait une douceur de vivre lorsque Rian prit la parole :

- Père ! nous direz-vous enfin pourquoi vous avez été exclus par le roi ?!

Après un long moment de silence, le chasseur répondit avec une certaine hésitation :

- Humm !...Et bien !... Lorsque je vivais encore en Edoras, j'étais un beau jeune homme savez-vous ?! Je rayonnais d'un charme fou les beaux jours de printemps et c'est justement sous un soleil radieux que nous nous sommes rencontrés et où nous sommes devenus amoureux fous. Mais cet amour ne dura pas car le roi, très vite, s'en aperçut. Il nous sépara en m'envoyant ici, puisque vous aviez deviné qu'il s'agissait de Clotilde, notre douce reine !... Depuis ce temps, j'ai fait le serment de n'aimer aucune femme pour avoir déshonoré la confiance de mon roi...

Un grand émerveillement pouvait se lire dans le regard pétillant des deux frères. Puis soudain, Rian reprit la parole avec stupeur :

- Mais !... Mais alors, si tu n'as fait aucun enfant avec aucune femme d'aucun royaume par cette promesse, d'où venons nous alors ?!...

Morgane suggéra à son fils le chasseur de dire la vérité à Rian et à Jean. Ils étaient en âge de comprendre après tout. Morgane, elle qui d'habitude se retranchait dans un silence respecté, allait lever le voile d'une singulière histoire.

Le chasseur continua ainsi :

- Oui !... Il y a bien longtemps, sous un soleil où le roi ne me pardonnait pas mon élan, je vous découvrais, tous les deux, marchant à quatre pattes. Je vous ai pris dans mes bras et j'ai suivi la direction opposée à celle d'où vous veniez. Là, je vis une charrette et des pommes à moitié croquées, à même le sol. J'en déduisis donc que vos parents avaient, hélas, mangé des fruits ensorcelés !

Cette révélation, avec les braises apaisées du feu mourant, finirent par emporter Rian et Jean dans un sommeil brûlant et tourmenté.

Pendant que nos amis, dans les bras de Morphée, un à un s'évanouirent, les animaux curieux des ces veillées humaines s'en retournèrent dans leurs tanières, leurs petits nids douillets. Tous traversèrent la forêt dans la hantise qu'une sorcière les tourmente. Mais cette nuit là, notre lune et les étoiles étaient tellement brillantes que les décors nocturnes et féeriques semblaient plus accueillants. Cela n'empêcha pourtant pas le bon fonctionnement des pièges du chasseur. Une de ces jeunes biches qui rentrait chez elle, fut prise, la pauvre bête, et dont la frêle patte souffrait, comme mordue sauvagement par des crocs de loup. Un petit humain ne se trouvant pas loin et pourtant sous le charme sorcier, par pitié pour la biche travailla corps et âme à libérer la patte. Petit être perdu pour la cause des fruits, voyait l'animal se retournant vers lui, partir vers son refuge, sauvé d'avoir croisé son triste destin.

A peine la biche eut-elle disparu, que l'homme sentit une étrange sensation...des picotements envahirent son corps qui, singulièrement, se mit à reprendre une taille normale. L'humain sauta de joie. Il avait trouvé comment se libérer du sortilège : en accomplissant une noble action. Tout content, il traversa Brinbois pour tenter de sortir de la vallée.

C'était la foire à Edoras. Des centaines de paysans occupaient les places publiques et leurs étalages recouverts de toiles bigarrées protégeaient les denrées du soleil ardent. Certains vendaient leurs légumes, d'autres proposaient du bétail. De nombreux badauds déambulaient, les acheteurs potentiels tentaient de marchander afin de gagner quelques écus. Des voleurs chapardaient des pommes ; la garde royale sillonnait les quartiers animés de la ville dans une démarche imposante, sans pour autant s'attarder davantage sur le brouhaha populaire, les querelles de marchandages, ni même sur les voleurs de pommes.

Personne ne remarqua l'arrivée de paysans très agités qui venaient de franchir en trombe les portes de la capitale. Après un quart d'heure de course folle, ils arrivèrent aux portes de la citadelle, essoufflés. Ces bergers et ces paysans en colère se frayèrent un passage parmi les charrettes des muletiers, les tonnelets de cervoise et les goutteurs d'hydromel, pour accéder à l'entrée du château. La herse était relevée mais le pont-levis supportait quelques gardes qu'il fallut bien affronter :

- Que venez-vous faire ici ?! Lança un des soldats.
- Nous venons nous plaindre au roi !!

Un autre garde répondit :

- Vous ne pouvez pas entrer, le roi est en réunion !!

Le plus engaillardi des bergers s'exprima violemment :

- Laissez nous entrer ou bien nous forcerons le passage ! Le problème est trop grave pour prendre en compte les occupations de notre seigneur !!...

Les paysans avancèrent dans un vacarme de mécontentement général, mais furent contenus par tous les gens d'armes qui les encadrèrent jusque dans la première cour intérieure du château. Le roi, entouré de hauts dignitaires ayant été dérangés dans leur réunion, se tenait, curieux, sur la terrasse du premier étage.

- Que se passe t-il ici ?! Demanda le seigneur.

A ce moment là, les paysans parlèrent tous en même temps avec une expression effarée et gesticulèrent dans tous les sens.

- Silence !! Cria le roi.

Les hommes se turent car la voix du maître résonnait encore dans le dédale des couloirs. A ce moment précis, un paysan se mit à parler pour tout le monde :

- Sire, je viens à vous pour me plaindre... Il y a trois nuits déjà que notre village de Brinbosie a été attaqué par un grand homme que certains ont entrevu dans l'obscurité comme étant un ogre... La

bête a dévoré sur place deux de nos hommes et a emporté avec lui une de nos femmes qui criait très fort !!

Un autre berger s'avança et dit :

- Sire ! Nous voulons que vous nous aidiez ! Ce géant n'en restera pas là si nous le laissons faire !

Le roi prit son menton dans sa main puis réfléchit un long moment, entouré d'un silence total et pesant...

- Ne vous inquiétez plus, je vous aiderai et vous protégerai !

Puis il s'adressa à un des gardes qui se trouvait en bas, dans la cour :

- Fais en sorte que les seigneurs de Prospéria, les chevaliers et les soldats sachent que j'accorderai la main d'une de mes filles à celui qui me rapportera la tête de cette bête gigantesque et immonde ! Que cela soit écrit puis accompli !...

Quelques temps plus tard, un des chevaliers du royaume répondit à l'appel car il était fidèle au roi et très amoureux de Laudine, l'une des filles du seigneur. Il se présenta devant le roi et la reine, un beau matin d'été, s'agenouilla et promit, en regardant la princesse Laudine, qu'il reviendrait avec la tête de l'ogre, ou ne reviendrait pas. Ce fut au crépuscule de cette même journée que l'on pu voir ce resplendissant chevalier éperonner son destrier et prendre la direction de la Vallée des Bannis.

Au détour d'un chemin escarpé, bordé de ronces et d'oliviers, le chevalier vit pour la troisième fois le soleil se lever sur sa quête et sur l'espoir qu'il avait de retrouver sa bien-aimée. Soudain, un horrible cri le fit tressaillir. Derrière lui se tenait l'ogre qui balançait d'impatience d'un pied sur l'autre, le regardant d'un œil mauvais, ce qui ne présageait rien de bon. Le chevalier fit faire volte-face à son pur-sang, dégaina son épée et s'élança hardiment sur le géant. Sa lame percuta de plein fouet le visage de l'ogre qui, désarçonnant le cavalier, vomit sa haine dans un cri de douleur. Son œil était crevé. Le brave chevalier se releva, meurtri par la violente chute, et dans l'amour qu'il portait à la princesse, lança une attaque qui, malheureusement, allait être la dernière pour lui. Le géant, agacé par l'insolence du guerrier, voulut en finir. Il bloqua les bras puissants de l'humain et lui broya la tête d'un méchant coup de front. Puis il lui écartela les jambes, le dévêtit de son armure et le mangea sans pitié, avec un sourire satisfait aux lèvres sanguinolentes.

Au soir du cinquième jour, on avait retrouvé le cheval, seul, qui paissait aux pieds des Monts Venteux. Tout laissait croire que le guerrier avait succombé. Furieux d'apprendre la nouvelle, le roi envoya une troupe de combattants pour affronter la chose répugnante. Les soldats partirent donc le surlendemain et traversèrent les champs en ne faisant que de rares haltes. A l'aube du troisième jour, ils arrivèrent aux pieds des Monts Venteux. Là commença une longue et dangereuse escalade. Les chemins en rocaille étaient étroits et incertains. Il y avait peu de grottes à l'extérieur de la vallée et il était très risqué de s'arrêter à découvert. Il y eut des éboulements assez fréquents. Les nuits étaient froides et l'air de plus en plus sec au fur et à mesure de l'escalade. L'eau se faisait rare. Trois soldats n'arrivèrent pas au Col Noir, l'un des passages pour entrer dans la vallée. L'ogre n'était plus loin et déjà les guerriers entendaient des cris terribles leur parvenir aux oreilles. Il leur fallut encore de longues heures pour escalader la façade rocheuse. Le lendemain, ils se trouvaient de l'autre côté et découvraient la vallée dans toute sa grandeur. Mais le périple n'était pas encore terminé. Il fallait débusquer l'ogre et dans cet espace de la contrée, les grottes étaient nombreuses et profondes. La surface à explorer était importante et les soldats, découragés. La longue marche les avait épuisés. Ils manquaient de nourriture et d'eau. Mais par un pur hasard, les combattants découvrirent enfin une des grottes où vivait l'ogre. La caverne était remplie de viande et de jarres d'eau. Ils attendirent patiemment et quand le géant arriva, tous se cachèrent. Il était réellement immense et mesurait bien quinze pieds de haut. Au signal convenu, ils attaquèrent tous en même temps et de tous les côtés. L'ogre surpris, se débattit en râlant, comme un fauve acculé dans un piège et envoya voler trois des

guerriers contre la roche saillante. Les autres furent atrocement mordus et frappés à mort. Seuls deux d'entre eux réussirent, épuisés, à rejoindre Edoras. La mission avait été un vrai désastre.

Lorsque le roi les reçut, et à l'écoute des malheureux lui contant leur mésaventure, il entra dans une profonde tristesse. Mais la reine, affectée elle aussi par l'épreuve, s'approcha de son époux et lui glissa simplement à l'oreille :

- Tu peux encore tenter quelque chose !
- Et que puis-je faire ?! Se lamenta le souverain.
- Te rappelles-tu d'un homme que tu as exilé il y a de cela une quinzaine d'années ?!

Le roi chercha désespérément à se souvenir, parmi les exclus, de quel homme pouvait bien parler son épouse, quand soudain lui revint l'image de l'ancien amant de Clotilde.

- Yvan le Chasseur ?!!... Fit-il interloqué.
- Exactement !... Et bien tu vas faire en sorte qu'il puisse nous libérer de ce monstre !...

S'exclama la reine.

- Non !!... Il en est hors de question !

La souveraine fit remarquer à son mari que l'homme était peut-être leur dernière chance d'anéantir ce fléau, à moins d'envoyer une armée. Mais le seigneur ne voulut rien entendre et, se remémorant le souvenir des faits, refusa farouchement l'aide de ce traître. La reine, se dirigeant d'un pas décidé vers la sortie de la grande salle des réunions, lui lança un propos :

- Très bien, comme tu voudras, mais sache, qu'avec ou sans ta permission, je le ferai moi-même demander !

La souveraine désapprouvait la réaction du roi. Il ne voulait pas remettre en cause son amour propre, même pour sauver les braves gens se trouvant à la merci du monstre.

Dans sa chambre, Clotilde réfléchissait à une solution. Peu importait l'avis de Charles le Bon. Elle tenterait tout pour avertir Yvan car elle présageait en lui l'homme capable de venir à bout de cette ignominie. Il lui fallait trouver un messager capable d'affronter de multiples dangers et ce n'était pas chose simple. Un homme capable de se déplacer aisément la nuit, discret et silencieux, rapide au possible, rusé et qui puisse se défendre en cas de besoin. Elle pensa soudainement à un homme, surnommé Renard, l'émissaire idéal.

Renard était un voleur de renom. Habile, il avait été difficile à capturer et en cette heure de la nuit, dormait certainement dans une cellule. La reine Clotilde était sûre qu'en lui promettant une récompense il pourrait partir sur-le-champ prévenir Yvan le Chasseur. La nuit était bien avancée lorsque la reine sortit du château avec sa gouvernante et un capitaine dévoué. L'équipée se rendit aux prisons de Malmort. Clotilde resta dans le carrosse pendant que la gouvernante et le capitaine pénétrèrent dans l'enceinte fortifiée. Des gardes les arrêtèrent pour qu'ils exposent le motif de leur venue :

- Nous venons libérer le criminel Renard, par ordre de la Reine ! émit la gouvernante.
- Ha ha ha ha ha !!... Vous plaisantez ?! Rétorqua le garde.
- La reine a une mission spéciale à lui confier, c'est une question de vie ou de mort ! Annonça le capitaine à la solde de Clotilde.

Trois gardes, suivis de la gouvernante et de l'homme de confiance, descendirent un escalier sombre et humide donnant sur un étroit couloir voûté, mal éclairé par des lampes à huile suspendues aux murs de pierres noircies par le temps et les fumées. Puis vint enfin la première salle des cachots, un lieu lugubre, hideux. L'odeur qui s'en échappait faisait penser à un champ de bataille. Des vieilles cellules, certains prisonniers gémissaient, râlaient, d'autres regardaient, hagards, les visiteurs de la nuit éternelle parcourir ce dédale de couloirs menant au cachot de Renard. Un des gardes, d'une clé immense, ouvrit une lourde porte en chêne centenaire, dévoilant ainsi et dans l'obscurité, un espace semblant vide. Il fallut, malgré que les yeux des nouveaux arrivants se soient familiarisés avec la

pénombre, que Renard sorte de son invisibilité, pour qu'il soit reconnu. Un masque de soie grise, recouvrant une partie de son visage sans doute enlaidi par une ancienne blessure, ainsi que des habits de couleur fort sombre, lui permettaient de se fondre aux murs, de passer inaperçu. Ils parcoururent le chemin en sens inverse, sans mot dire, avec la compagnie de Renard, et une fois dehors, le soldat de la reine lança aux gardes :

- Une dernière chose : tenez votre langue ! Sinon il y aura des représailles !... Ce sera la parole de la reine contre la vôtre !...

Au travers d'un voile cachant l'intérieur du carrosse, la reine Clotilde expliqua au voleur de grands chemins ce qu'il avait à faire. Après avoir suivi à la lettre toutes les recommandations de la reine et reçu un sac de provisions, Renard s'éclipsa dans la pénombre avec une facilité déconcertante. Il partit en courant vers la Vallée des Bannis ; la pensée de l'or lui donnait des ailes et il était bien décidé à parvenir au but. Cinq jours plus tard, à l'aube, il posa son regard sur les Monts Venteux, quelques instants, avant de grimper. Il connaissait l'existence d'une grotte qui traversait la montagne. Dans ces couloirs sombres, régnait une humidité élevée, un peu similaire à celle de Malmort, ce qui ne le gêna pas trop. Renard glissait souvent sur la roche boueuse. Il marchait péniblement quand soudain le sol se déroba sous ses pieds ; Il fit une chute vertigineuse et tomba lourdement sur le sol. Il devait avoir un bras cassé et saignait beaucoup. Le souffle coupé, il contempla ses écorchures, nombreuses, et son bras le faisait horriblement souffrir. Il déchira sa chemise pour se faire des pansements tout en réfléchissant à la manière dont il allait s'y prendre pour remonter l'éboulis. Il entreprit l'escalade en souffrant le martyr et dut s'y prendre à plusieurs reprises avant de sortir victorieux de ce piège rocheux. Les plaies avaient saigné abondamment pendant la remontée. Il mit plus de trois heures à traverser la grotte, épuisé, chancelant. Renard s'endormit un long moment dans un recoin encaissé ; si l'ogre vivait dans les montagnes, inutile de croiser son chemin. Le lendemain, de nombreuses blessures saignaient encore. Péniblement, il redescendit dans la vallée. A mi-chemin, sa jambe céda et le voleur s'étala sur un replat. La chute fut douloureuse, mais, arrivant au bout du voyage, il rassembla toutes ses forces, grignota un morceau de pain, but de son eau et continua sa course folle. Après un laps de temps, il s'effondra et ne se réveilla que cinq heures plus tard. Au détour d'un chemin, il foula enfin l'herbe fraîche et reprit sa marche à travers la forêt de Brinbois. Il ne découvrit pas la source à laquelle nettoyer ses plaies et remplir son outre à présent vide. Renard arriva enfin à bout de force devant la chaumière. Le voleur se traîna jusque la porte qu'il frappa du plus fort qu'il put. A l'intérieur, tous eurent un sursaut à ce bruit. Yvan alla ouvrir. Renard gisait à même le sol ; Gargantua et Yvan le transportèrent devant l'âtre et l'allongèrent. L'homme, dans un ultime effort, dévoila au chasseur le message de Clotilde puis ferma les yeux pour la dernière fois. Son souffle haletant s'éteignit ; Il venait de mourir.

- Alors, que va tu faire ?!... Demanda Morgane.

Yvan ne lui donna pas de réponse. La fin de la journée fut perturbée par l'arrivée dramatique de ce pauvre Renard. Gargantua et Rian s'appliquèrent à ensevelir le corps du voleur aux abords d'une proche clairière.

Le lendemain, avant l'aube, le chasseur rassembla ses affaires puis se dirigea vers un endroit bien précis de la forêt. Il plongea sa main dans le creux d'un tronc et en sortit un étui de cuir noir d'où dépassait la garde d'une épée. Yvan sortit l'arme du fourreau ; la lame s'enflammait d'une coulée d'or incrustée de rubis et de saphirs. Cette épée allait peut-être reprendre du service. Le chasseur, après avoir contemplé d'un air rêveur l'arme héritée de son père, partit dans la direction que lui avait indiqué Renard. Il traversa une partie de la forêt de Brinbois et, tard dans la matinée, commença une ascension épuisante ; le chemin escarpé, parsemé d'embûches, grimpait jusqu'au ciel. Bien plus tard, Yvan entendit tout à coup un râle sourd provenant certainement, et vu l'écho qui s'ensuivit, d'une caverne toute proche. L'après-midi touchait maintenant à sa fin et le chasseur était convaincu que si la force n'avait pu triompher de la bête, il faudrait la supprimer par la ruse. Il remarqua un bosquet de feuillus derrière lequel un trou béant plongeait à l'abrupt : Yvan attacha sa corde à une des

branches du seul sapin enraciné au bord du précipice, testa la solidité de l'ensemble et se rapprocha de l'ancre de l'ogre. Celui-ci sentit, au vent contraire, l'odeur de l'homme chatouiller ses narines. Instinctivement, il sortit de son repaire, sans bruit, dans la clarté d'un soleil couchant. De son œil unique, le géant fit le tour du décor et, l'air satisfait, posa son regard atrophié sur le chasseur à découvert. Tout en lançant un rire nerveux, l'ogre dévala la pente et se rua sur Yvan qui, à son tour, prit ses jambes à son cou pour filer comme un trait vers le piège tendu. Le géant, concentré, s'apprêtait à saisir sa proie par les cheveux lorsqu'Yvan plongea dans le vide, suspendu à la corde saisie au passage ; dans un mouvement de demi-cercle, il fut ramené sur la terre ferme alors que l'ogre, dans un rugissement d'enfer, s'écrasa au fond du trou.

Les murailles d'Edoras trempaient inlassablement leurs pieds dans la Reye. Le fleuve, d'ailleurs, dispensait son eau potable par le biais de canaux dans tous les recoins de la cité, alors qu'en aval, les berges aménagées accueillait les lavandières, les récoltants de fruits et de légumes, les constructeurs et les enfants aimant à barboter dans l'eau limpide. Edoras figurait, parmi les villes de ce monde, comme l'une des plus prestigieuses. Les écoles, le musée, les monuments, la politique et la chevalerie, mais aussi le commerce des céréales, l'industrie du bois et du fer, attiraient les hommes des contrées voisines. Les ambassadeurs apportaient les nouvelles du monde extérieur et l'armée du roi Charles le Bon installait des camps avancés au sud des Monts Noirs, dans une région aride, déserte, où Edoras comptait bien envoyer des colons afin d'exploiter les nouvelles terres s'étendant à perte de vue.

Dans les tavernes de la ville, entre deux pintes d'alcool fort, ou sur les places des marchés, panier à bras ou sac à dos, le bruit courait qu'un chasseur nommé Yvan, ayant déshonoré le roi il y a fort longtemps, aurait été désigné par Clotilde pour venir à bout d'un ogre qui, paraît-il, hanterait les régions méridionales de la contrée :

- Hé !... L'ami ! es-tu au courant de cette fâcheuse histoire ?!...
- Peur bleue ! Non ! Que se passe t-il ?!...
- D'après un ami à moi qui est soldat près du roi, un chasseur extraordinaire aurait été désigné pour tuer un prédateur de quinze pieds de haut, sévissant du côté de Brinbois !!

Levant une pinte de vin, un autre homme se mêla aux dires :

- Ou ce chasseur est fou, ou son trophée fera de lui le héros de ces derniers temps !!

Le solide gaillard, accoudé au comptoir, ne croyait pas si bien dire lorsque des acclamations, dehors, attirèrent l'attention des buveurs de liqueurs.

Des soldats, de plus en plus nombreux, escortaient un groupe assez singulier suivi d'une foule en transe, et descendaient la Grand-Rue des Ebénistes pour se rendre sur la Place des Ambassadeurs. Vous l'aviez deviné, ce petit groupe, avec à sa tête, Yvan le chasseur brandissant, en haut d'un pieu, la face ensanglantée de l'ogre, venait rendre compte d'une quête aboutie. Les Edorasiens sur la place se turent à l'arrivée du roi prévenu à grands cris. La famille gouvernante, du haut d'un piédestal, reçut les exilés avec beaucoup d'émoi.

Une fête populaire prit forme sur la place ; les grilleurs de châtaignes firent fortune ce jour-là ; les enfants, les curieux, venaient toucher la tête de l'ogre, chacun leur tour, avec des airs de victoire, de répulsion, d'étonnement, de dégoût.

Le Roi prit la parole en s'adressant à Yvan :

- Tu peux revenir parmi les hommes !... Que puis-je t'offrir pour te remercier ?!...
 - Rien ! Mon Seigneur ! J'ai ma famille et mon honneur retrouvé, cela me suffit !...
- Clotilde, aux bras de son époux, semblait heureuse à la vue du chasseur.

Le soleil s'endormait, la pourpre du crépuscule teintait le ciel d'orange sanguine et les nuages viraient à l'indigo. Le souverain resta pensif une partie de la soirée, le front plissé, les sourcils

froncés, et ce malgré les airs de fête, car il cherchait vainement le moyen de récompenser Yvan pour sa bravoure et lui prouver par là qu'il n'avait plus de rancune à l'égard de cette ancienne blessure de cœur. C'est Clotilde qui vint inopinément à son secours ; de ses deux mains, elle prit la tête de son époux et dirigea le regard de celui-ci vers une scène merveilleuse : des troubadours faisaient danser leur monde sur un air de farandole. Les deux filles du roi, Jasmine et Laudine, tenaient les mains de Jean et de Rian, les fils adoptifs du chasseur. Ils s'apprêtaient tous les quatre à entrer dans la ronde en riant de bon cœur.

Charles le Bon s'illumina ; il venait de trouver comment remercier le chasseur de dragons...

Le faucon survolait son domaine. Il aimait à y planer et le moindre recoin n'échappait jamais à sa vigilance. Ce fut sur cette image de foule en liesse que le rapace regagna son nid en se dirigeant vers le soleil couchant...

Atelier écriture réalisé avec des enfants

2003